

## LE BON SAMARITAIN

(Lc 10, 25-37)

(version du 30 avril 2010)

### Qui est mon prochain ?

Le légiste qui s'adresse à Iéshoua dans cet épisode, est tout à fait dans une optique de justice distributive : « Qu'ai-je à faire pour hériter de la vie éternelle ? ». Il est préoccupé de ce qu'il a à faire de telle manière que Dieu n'ait plus qu'à en faire un héritier de la vie éternelle. Pour lui, Dieu est un « distributeur automatique » dont il faut s'inquiéter de savoir par quelles pièces de monnaie on peut en obtenir les produits. Dans cette optique, celle de l'acquiescence, où on met l'accent sur les efforts de l'Humain, la question du prochain se pose en termes de savoir qui dois-je aimer, à qui dois-je rendre service ?

Or, à cette question, Jésus apporte une réponse curieuse : le prochain, ce n'est pas celui qui est tombé aux mains des brigands auquel on peut rendre service en le recueillant et en le soignant. Non, le prochain, c'est le samaritain, c'est-à-dire celui qui prend pitié et rend service. Autrement dit, le prochain, ce n'est pas celui que je dois aimer, c'est celui qui m'aime. A-t-on suffisamment pris conscience de ce renversement de la dialectique qu'apporte Iéshoua ?

« Le Christ vient de rappeler que la règle essentielle du croyant réside dans l'amour de Dieu et du prochain. Le docteur de la Loi qui, de lui-même a reconnu cette règle, pose une dernière question : « Qui est mon prochain ? » c'est-à-dire, puisque le prochain est celui qu'il faut aimer, « qui dois-je aimer ? » Gardons à l'esprit cette question, et écoutons la réponse du Christ. Elle est donnée sous forme de parabole : c'est l'histoire d'un homme, un Samaritain, qui a sauvé la vie d'un voyageur volé, blessé et abandonné successivement par un prêtre et par un lévite. Supposons que l'histoire s'arrête là. La conclusion qui en ressortirait directement serait que mon prochain, celui que je dois aimer, c'est l'homme blessé. Le prochain, c'est celui dont je dois m'occuper parce qu'il est dans le besoin. Voilà l'homme que je dois aimer « comme moi-même ». Pourtant le texte nous réserve une surprise. Le Christ ne dit pas : « Pour qui cet homme abandonné a-t-il été un prochain ? », ce qui semblerait la question normale, mais « lequel de ces trois (prêtre, lévite, Samaritain) te semble avoir été le *prochain de cet homme* ? ». Au début de l'épisode le prochain est *celui que je dois aimer*, bien que j'ignore qui il est : « aime ton prochain comme toi-même ». Maintenant le Christ conduit le docteur à désigner comme prochain, *celui qui aime*. Si donc nous mettons en rapport la question « qui est mon prochain » avec la réponse « c'est le Samaritain », il faut conclure qu'aimer son prochain signifie aimer celui qui nous a soigné et sauvé de la mort. »<sup>1</sup>

Autrement dit, Rabbi Iéshoua de Nazareth essaie de décentrer le regard du légiste, préoccupé de son action personnelle en direction de celui qui est son prochain. Ce qu'il faut regarder, ce n'est pas celui à qui je dois rendre service, c'est celui qui me sauve de la mort. Or, quel est celui qui nous sauve de la mort, si ce n'est Rabbi Iéshoua lui-même ?

« C'est pourquoi l'interprétation traditionnelle, qui voit dans le Samaritain le Christ lui-même, est parfaitement justifiée. Le voyageur blessé, c'est l'homme déchu, l'homme du péché. Jérusalem, ville élevée au-dessus du niveau de la mer, ville sainte, et Jéricho, située au-dessous du niveau de la mer, ville basse, représentent respectivement le Paradis terrestre et le monde d'ici-bas. Le Bon Samaritain, c'est la Révélation du Christ différente de la législation d'Israël comme le sont les Samaritains par rapport aux Juifs. Cet homme a été abandonné demi-mort. C'est qu'en effet le péché (les voleurs qui dépouillent le voyageur = la nudité d'Adam après le péché originel) ne détruit pas la

<sup>1</sup> Jean BORELLA, *Le mystère de la charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 219.

nature adamique, mais il la blesse. Le vin et l'huile répandus sur les blessures, ce sont les sacrements institués par le Christ. L'auberge, c'est l'Eglise, et l'argent donné à l'hôtelier, c'est le trésor de la grâce que le Christ a confié à son Eglise. »<sup>2</sup>

Cette interprétation traditionnelle se retrouve chez Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, Augustin d'Hippone, Ambroise de Milan, Jean Chrysostome. Elle a influencé les vitraux des cathédrales, à Chartres, Bourges ou Sens, où le Bon Samaritain, placé symétriquement par rapport à Adam déchu, symbolise la rédemption, voire le Christ lui-même.

« Origène, dans ses *Commentaires* sur l'Evangile de Luc (*Homélie 34.3, Homélie sur Luc, 138*), a vu une allégorie dans la parabole du Bon Samaritain. Selon cette interprétation, l'homme attaqué représente Adam après la chute, Jérusalem est le paradis, Jérico est le monde ; les brigands sont les forces hostiles, et les blessures, les péchés ; le prêtre représente la Loi, le lévite représente les Prophètes, l'auberge qui accueille le blessé est l'Eglise, et lorsque le Bon Samaritain, c'est-à-dire le Christ rédempteur, déclare qu'il va revenir, il promet par là son retour sur Terre. »<sup>3</sup>

Ce que Rabbi Iéshoua veut nous enseigner, en inversant le rapport, c'est que l'important, ce n'est pas ce que nous faisons pour Dieu ou notre prochain, mais ce que Dieu, en la personne du Christ, fait pour nous. L'important, c'est de laisser Dieu s'approcher de nous, nous panser, nous recueillir, nous guérir, afin qu'il puisse s'aimer en nous et qu'il puisse aimer le prochain à travers nous. L'important, c'est de laisser Dieu aimer les hommes à travers nous en le laissant restaurer en nous l'Humain primordial, qui n'est plus blessé et dissocié par le péché, et qui donc ne pervertit pas l'amour qu'il porte aux autres, par ego-satisfaction ou par ego-affirmation.

« Que ne sache ta gauche  
ce que fait ta droite. »  
(Mt 6, 3)

L'homme restauré par la charité du Christ fait le bien sans s'en rendre compte

« car ce n'est plus (lui) qui vit  
mais le Christ qui vit en (lui). »  
(Ga 2, 20)

Nous rejoignons ici l'interprétation que donne Françoise Dolto et que nous rapporte Henri Voisin<sup>4</sup> :

« Tenant compte de la manière de présenter la question, Françoise Dolto, à qui nous empruntons ici cette analyse moins courante, se demande : à qui s'adresse en fin de compte le commandement de l'amour "*tu aimeras ton prochain*" ? Ne serait-ce pas, d'une manière implicite, que c'est au blessé de la parabole que Jésus adresse le premier commandement ? D'une manière implicite, Jésus ne lui demande-t-il pas d'aimer son 'prochain', puisque le Samaritain s'est montré être le 'prochain' du blessé.

<sup>2</sup> Jean BORELLA, *Le mystère de la charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, pp. 219-220.

<sup>3</sup> Article de l'Encyclopédie Wikipedia sur le Bon Samaritain : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Bon\\_Samaritain](http://fr.wikipedia.org/wiki/Bon_Samaritain).

<sup>4</sup> sur <http://www.megaphone.org/maisondelabible/revue/dosetudes/homm2.htm>

« Dès lors, si le blessé met en pratique la seconde partie du commandement, s'il entend aimer effectivement son prochain, comment le blessé pourra-t-il se montrer à l'égard du Samaritain son 'prochain', comme un 'débiteur, un esclave, complètement dépendant' ou bien comme 'librement aimant' ? Librement aimant, à n'en pas douter. En effet, le texte est sur ce point éclairant : les premiers soins accomplis, le Samaritain se retire, il donne deux deniers à l'hôtelier avec des recommandations, il continue son chemin, il ne demande rien à l'homme qu'il a sauvé, bref il part sans exiger de l'homme quoi que ce soit. Dès lors, si le blessé doit se montrer librement aimant à son égard, comment pourra-t-il régler sa dette d'amour, de reconnaissance, envers l'étranger qui l'a sauvé? Il ne pourra la régler, s'il en a les moyens et du temps disponible, qu'en faisant de même avec d'autres, il se mettra au service d'autres personnes. Le Samaritain a lancé – ou transmis – un courant d'amour. Le blessé transmettra à son tour le courant d'amour.

« Ainsi, la parabole apporte deux lumières sur notre manière de nous comporter. Premièrement, si nous avons bénéficié de l'aide d'un frère lorsque nous étions dans la difficulté, nous devons aimer à vie celui qui nous a aidé à en sortir, même s'il est étranger (inconnu). Mais lui rendre ce qu'il nous a donné, nous ne pourrons souvent le faire que vis-à-vis de quelqu'un d'autre : si nous voyons nous-mêmes un frère dans la difficulté, il nous faudra payer notre dette en aidant cet autre frère dans la mesure de nos possibilités, en ne lui tournant pas le dos. »

A condition toutefois de ne pas en rester à cette interprétation altruiste, que suggère ce texte, qui mettrait encore une fois l'accent sur l'activité de l'Humain. Celui qui a été guéri par le Christ paye sa dette, davantage en laissant le Christ aimer les autres à travers lui, qu'en s'activant volontairement.

#### **Le prêtre et le lévite**

Le texte de la parabole précise que l'homme, attaqué par les brigands, est laissé « à moitié mort », autrement dit, sans doute, inconscient. Il pouvait donc paraître mort, ce qui explique que ni le prêtre, ni le lévite, ne s'approchent de lui et font même un écart. On sait, en effet, que pour tout fils d'Israël, le contact avec un cadavre était source d'impureté légale et nécessitait une purification :

« Celui qui touche un cadavre,  
quel que soit le mort,  
sera impur sept jours.  
Il se purifiera avec ces eaux,  
le troisième et le septième jour,  
et il sera pur ;  
mais s'il ne se purifie pas  
le troisième et le septième jour,  
il ne sera pas pur.  
Quiconque a touché un mort,  
le corps d'un homme qui meurt,  
et ne s'est pas purifié,  
souille la demeure de YHWH ;  
cet homme sera retranché d'Israël,  
car les eaux lustrales n'ont pas coulé sur lui,  
il est impur,  
son impureté est en lui.

...

« Quiconque touche, dans la campagne,  
un homme assassiné, un mort,  
des ossements humains ou un tombeau,  
sera impur sept jours. »

(Nb 19, 11-13 et 16)

Ce qui était vrai pour tout fils d'Israël l'était également pour le prêtre, à quelques exceptions près :

« Parle aux prêtres, fils d'Aaron ;  
tu leur diras :  
Aucun d'eux ne se rendra impur  
près du cadavre de l'un des siens,  
sinon pour sa parenté, la plus proche,  
mère, père, fils, fille, frère.  
Pour sa sœur vierge qui reste sa proche parente,  
puisque'elle n'a pas appartenu à un homme,  
il pourra se rendre impur ;  
pour une femme mariée parmi les siens,  
il ne se rendra pas impur :  
il se profanerait. »

(Lv 21, 1-4)

L'interdit était encore plus grand en ce qui concerne le grand-prêtre :

« Quant au prêtre qui a la prééminence sur ses frères,  
lui sur la tête duquel est versée l'huile d'onction  
et qui reçoit l'investiture  
en revêtant les habits sacrés,  
il ne déliera pas ses cheveux,  
il ne déliera pas ses vêtements,  
il ne viendra près du cadavre d'aucun mort  
et ne se rendra impur  
ni pour son père  
ni pour sa mère.  
Il ne sortira pas du lieu saint,  
de manière à ne pas profaner le sanctuaire de son Dieu,  
car il porte sur lui-même  
la consécration de l'huile d'onction de son Dieu.  
Je suis YHWH. »  
(Lv 21, 10-12)

On remarquera que, pour les prêtres, il ne semble pas prévu de purification possible, contrairement à tout autre israélite qui, grâce aux eaux lustrales, pouvait être purifié au bout de sept jours. Ce qui permet de comprendre l'attitude du prêtre et du lévite de la parabole qui, bien qu'ayant probablement terminé leur service – puisqu'ils quittaient Jérusalem et descendaient vers Jéricho – ne pouvaient pas pour autant contracter une impureté ineffaçable.

Une première question se pose : pourquoi Iéshoua n'a-t-il pas pris un Juif quelconque, qui tombait sous la même loi d'impureté et donc dans la même interdiction de toucher au cadavre ? Est-ce parce que, pour le prêtre et le lévite, cela n'entraînait pas seulement une impureté, mais aussi une impossibilité d'assurer le service du Temple ?

Mais alors une deuxième question se pose : pourquoi Iéshoua fait-il une sorte de redondance, en prenant deux personnes attachées au service du Temple et relevant donc du même cas ? Ne serait-ce pas parce que, à travers ces deux personnages, Iéshoua visait deux

fonctions différentes : à travers le prêtre, la fonction sacerdotale ; à travers le lévite, la fonction enseignante. En effet, à en croire Pierre Perrier :

« Si les prêtres assuraient le service du Temple et l'accomplissement des sacrifices, les lévites avaient, comme descendants d'Aaron, la charge de les aider à dispenser l'enseignement à l'ensemble du peuple et à régler les différends conformément à la Loi. Ils étaient répartis dans toutes les cités hébraïques où ils assuraient un apprentissage de la lecture qui, n'utilisant que les textes sacrés, débouchait naturellement sur l'instruction civique et la formation religieuse. »<sup>5</sup>

Nous trouvons une confirmation de cette affirmation dans le targoûm du Cantique des Cantiques :

« (Le maître du monde) les fit sortir de leur exil  
grâce à Cyrus, à Esdras, Néhémie et Zorobabel  
et aux anciens de Juda.  
Et ils construisirent son sanctuaire,  
constituèrent des prêtres pour le sacrifice  
et les lévites pour la garde de la sainte parole. »  
(T Ct 6, 2)

Il y aurait donc, de la part de Rabbi Iéshoua, une polémique, dans le choix de ces deux personnages et de la fonction qu'ils représentent. En effet, toute la vie religieuse du peuple juif tournait autour de ces deux instances : le culte avec le Temple, l'enseignement avec la synagogue. Il affirme donc que ni l'un ni l'autre n'ont su se montrer le prochain de l'Humain déchu, sans doute même à cause des nombreux interdits qu'ils comportent et que ceux qui ont autorité n'ont pas su interpréter dans le bon sens, voire même ont eu tendance à renforcer. Certes, la Tôrâh de Moïse interdit de toucher un cadavre, mais elle ne parle pas du cas de quelqu'un laissé pour mort sur le bord du chemin et pour lequel il y a lieu de se poser la question : que fait-il ici et est-il vraiment mort ? Un homme apparemment mort sur le bord d'un chemin, c'est autre chose que le cadavre d'un homme décédé normalement. Au fond, ce qui a manqué au prêtre et au lévite, c'est une grande liberté d'interprétation qui place l'homme en premier et non pas la loi : ici, il fallait braver l'interdit, parce que cet homme avait besoin de secours. C'est cette liberté que Iéshoua manifeste, à plusieurs reprises dans les évangiles (cf. Mt 12, 1-8 à propos des épis arrachés un jour de shabbat et Mt 12, 9-14, à propos de la guérison d'un homme à la main sèche un jour de shabbat), et qu'il synthétise en affirmant : « Le shabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le shabbat ; en sorte que le Fils de l'homme est maître même du shabbat » (Mc 2, 27).

D'une manière plus profonde, la justice pharisaïque, qui procède de l'interprétation purement humaine que constitue la Tôrâh orale des rabbis, en mettant l'accent sur l'activité de l'Humain, ne se rend pas proche de l'Humain, puisqu'elle contribue à rendre inutile, en quelque sorte, le salut apporté par Dieu à travers Iéshoua.

#### **Le samaritain**

Si le samaritain représente Iéshoua lui-même, comment se fait-il qu'il ait pris précisément un samaritain, considéré comme un « pécheur » par les Juifs, pour se représenter ? En effet, il y avait une hostilité profonde et un rejet profond entre Juifs et Samaritains, dus à des raisons historiques et doctrinales :

<sup>5</sup> Pierre PERRIER, *Evangiles : de l'oral à l'écrit*, Fayard-Le Sarmant, 2000, pp. 27-28.

« Le peuple des Samaritains évoqué dans le deuxième livre des Rois<sup>6</sup> se disait descendant des Hébreux et en particulier de Jacob, ainsi que le souligne Flavius Josèphe dans ses *Antiquités Judaïques*<sup>7</sup>. Leur religion est basée sur le seul Pentateuque et ils refusent la centralité religieuse de Jérusalem. Au retour de leur captivité à Babylone, les Juifs ont refusé de les admettre parmi eux. Depuis lors, les deux communautés évitent tout contact.

« D'après Flavius Josèphe, cette hostilité réciproque se serait envenimée à la suite d'une profanation du Temple de Jérusalem, des Samaritains y ayant jeté des ossements humains sous les portiques<sup>8</sup>. Circonstance aggravante au regard du judaïsme, le fait de manipuler des ossements humains, et donc de toucher un cadavre, est interdit. C'est à la suite de ces événements que les Samaritains n'auraient plus eu accès au lieu saint et que, pour leur part, les Juifs préféreraient ne pas s'aventurer en Samarie. Cependant, la critique historique rend compte différemment de cette séparation : les Samaritains refusent le centralisme du culte dans un Temple unique à Jérusalem instauré par Josias.

« Les Évangiles évoquent ces relations difficiles. Ainsi, le texte de Luc affirme que, pour les Samaritains, offrir l'hospitalité à un Juif représenterait la violation d'un interdit, au point qu'ils refusent d'accueillir les voyageurs en route vers le Temple de Jérusalem : « [Jésus] envoya des messagers en avant de lui. S'étant mis en route, ils entrèrent dans un village samaritain pour tout lui préparer. Mais on ne le reçut pas, parce qu'il faisait route vers Jérusalem » (Lc 10, 52-53). De même, lors de l'épisode du puits de Jacob, à Sychar, quand Jésus lui demande de l'eau, la Samaritaine répond : « Comment ! toi, qui es juif, tu me demandes à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? » (Jn 4, 9). Et Jean d'ajouter : « Les Juifs en effet n'ont pas de relations avec les Samaritains. » Par tradition, mais aussi en raison de la profanation du Temple, les Juifs tiennent les Samaritains pour des païens, voire des suppôts de Satan, et c'est à ce titre qu'ils manifestent leur opposition à Jésus : « Les Juifs lui répondirent : "N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et que tu as un démon ?" (Jn 8, 48) ». <sup>9</sup>

Est-ce pour répondre à cette injure de « samaritain » lancée par les « Juifs », que Iéshoua choisit de se représenter par un samaritain ? Mais, on pourra objecter que rien ne prouve que cette injure ait été lancée, chronologiquement, avant l'improvisation de la parabole du Bon Samaritain. A moins qu'elle n'ait pas été lancée qu'une seule fois ?

Peu importe, parce que l'essentiel est ailleurs. Si Iéshoua choisit un samaritain, - considéré comme un pécheur pour les Juifs -, pour le représenter, c'est précisément parce que c'est en épousant notre condition de pécheurs que Iéshoua s'est rendu le plus proche de nous. Car c'est en assumant notre condition de pécheurs que Iéshoua peut nous sauver. C'est en la vivant de l'intérieur qu'il nous permet d'en sortir. Iéshoua n'est pas, en effet, un maître qui nous montre la voie qu'il faut emprunter par imitation, il est la voie qu'il nous faut devenir par intussusception mimismologique.

#### **De l'huile et du vin**

Dans l'interprétation allégorique que donne Origène de cette parabole, on remarquera que l'huile et le vin sont interprétés comme une allégorie des sacrements et l'auberge comme une allégorie de l'Eglise. L'inconvénient de l'allégorie est qu'elle introduit un rapport plutôt « intellectuel » entre les éléments concrets d'une parabole et leur signification symbolique. Le symbolisme, lui, ne cherche pas à plaquer artificiellement une analogie sur un élément concret, mais, par l'observation attentive de cet élément et de ses

<sup>6</sup> 2 R 17, 24 et suivants.

<sup>7</sup> Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, IX, 14, 3 ; XI, 3, 6.

<sup>8</sup> Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, XVIII.

<sup>9</sup> Article de l'Encyclopédie Wikipedia sur le Bon Samaritain : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Bon\\_Samaritain](http://fr.wikipedia.org/wiki/Bon_Samaritain).

caractéristiques cherche quelle réalité du Monde d'En Haut est ainsi signifiée. Dans cette recherche, la Bible est un instrument important, en tant que « dictionnaire » du symbolisme.

Si l'huile et le vin symbolisaient les sacrements, pourquoi Iéshoua n'en laisse-t-il pas le soin à l'aubergiste qui, allégoriquement, désignerait l'Eglise ? Iéshoua a institué les sacrements, mais à part l'Eucharistie, il ne les a pas dispensés lui-même directement.

Précisément, nous trouvons, dans l'Ancien Testament, un texte où il est question d'huile et de vin. C'est le début du Cantique des Cantiques :

« Qu'il me baise des baisers de sa bouche.  
Tes amours sont plus délicieuses que le vin ;  
l'arôme de tes parfums est exquis ;  
ton nom est une huile qui s'épanche,  
c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.  
Entraîne-moi sur tes pas, courons !  
Le roi m'a introduite en ses appartements ;  
tu seras notre joie et notre allégresse.  
Nous célébrerons tes amours plus que le vin ;  
comme on a raison de t'aimer. »  
(Ct 1, 2-4)

En hébreu, le « nom » se dit *shem* et « huile » se dit *shemen*. La Bible de Jérusalem, en note, n'y voit qu'un « simple jeu poétique d'allitération, l'huile étant appelée par les parfums du stique précédent ». Est-ce bien sûr ?

Le targoûm du Cantique des Cantiques, qui n'est plus une traduction mais une totale interprétation du texte hébraïque, nous aide à aller plus loin, dans la compréhension du vin et de l'huile. En voici le texte (en italique, le texte hébraïque, et en romain, le texte du targoûm) :

1, 2 : « *Qu'il me baise des baisers de sa bouche, car ton amour est meilleur que le vin.*

« Salomon, le prophète, dit : Béni soit le nom de Celui qui nous donna la Tôrah par les mains de Moïse, le grand scribe, écrite sur deux tables de pierre et les six traités de la Mischna et le Talmud avec la tradition orale, et qui nous a parlé face à face, comme un homme embrasse son ami en raison de son grand amour, car il nous aime plus que les soixante-dix nations.

1, 3 : « *Tes parfums ont une odeur suave ; ton nom est un parfum qui se répand. C'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.*

« A la voix des miracles et des prodiges que tu as faits pour ton peuple, la maison d'Israël, tous les peuples ont tremblé lorsqu'ils entendirent la réputation de ta puissance et de tes bons miracles. Ainsi ton saint nom est entendu par toute la terre ; il est préféré à l'huile de l'onction avec laquelle les têtes des rois et des prêtres étaient sacrés. C'est pourquoi les justes aiment marcher dans la voie de ta bonté pour pouvoir posséder le monde présent et le monde à venir. »

1, 4 : « *Entraîne-moi à ta suite, courons. Le roi m'a fait entrer dans ses appartements. Nous exulterons et nous nous réjouirons grâce à toi. Nous célébrerons ton amour meilleur que le vin. C'est avec raison qu'on t'aime.*

« Quand le peuple de la maison d'Israël sortit d'Egypte, la *Shekinah* du maître du monde le guidait en le précédant par une colonne de nuée pendant le jour et par une colonne de feu pendant la nuit. Les justes de la génération dirent devant le maître du monde entier : attire-nous derrière toi et nous courrons dans ta bonne voie. (Et) Rapproche-nous du bas du mont Sinaï. Donne-nous ta loi (qui vient) du trésor céleste. (Et) Nous nous réjouirons et nous exulterons avec les vingt-deux lettres par lesquelles elle a été écrite ; (et) nous nous les rappellerons et nous aimerons ta divinité. (Et) Nous nous

éloignerons des idoles des peuples. (Et) Tous les justes qui agissent avec droiture devant toi te craindront et aimeront tes ordres. (*En note : « la loi est comparée au vin en Ct R 1, 2 »*). »

Le baiser de la bouche est interprété comme celui de la communication orale de la Tôrah, qui est la manifestation de l'amour de Dieu pour son peuple, amour meilleur que le vin. De la communication orale de la Tôrah, on passe donc à sa délectation dans le gosier qui laisse un meilleur goût que celui du vin. Dans l'épisode des Noces de Cana, la Tôrah est symbolisée par l'eau des jarres, et la transsubstantiation de cette eau en vin, symbolise la transsubstantiation de la Tôrah en l'Évangile. Ce vin qu'utilise le Samaritain pour soigner le blessé symbolise donc la Parole du Christ par laquelle celui-ci soigne nos blessures. Mais cette Parole est-elle vraiment meilleure que le vin pour des chrétiens qui ne la portent plus à leur bouche pour s'en délecter, physiquement d'abord, intellectuellement et spirituellement ensuite ?

L'huile est le symbole du Nom de Iéshoua, qui, en se répandant, répand partout sa bonne odeur. Pour moi, il s'agit de la prière du Nom de Jésus, dont la tradition a été surtout conservée dans l'orthodoxie et qui, en s'harmonisant avec la respiration, permet, en toute vérité, de sentir la bonne odeur du Nom de Jésus.